

LA REVANCHE DES FASSOIS, LA LUTTE SÉNÉGALAISE

Gérard Salem

mhp 82

ON ne peut parler de Fass sans évoquer ce qui réunit — et parfois divise — les habitants du quartier : la lutte sénégalaise.

Il ne s'agit pas seulement de chauvinisme sportif, mais aussi et surtout de l'expression au travers d'un combat, de tensions, enjeux qui font la vie quotidienne des Dakarois. La lutte est en effet un résumé frappant des fondements mêmes de la société dakaroise : affrontements ethniques, concurrence entre quartiers, recours aux rites magico-religieux, circulation de l'argent mais aussi danses et chants. Ainsi, dire que l'écurie de Fass est la plus prestigieuse et que son chef incontesté, Mbaye Gueye, est le plus populaire des lutteurs, c'est affirmer la puissance sinon la suprématie dans tous les domaines des Fassois.

Les lutteurs, à quelques exceptions près, sont organisés en écuries, sous la responsabilité d'un ancien et sont identifiés à leur écurie d'origine. Ces dernières sont plus ou moins structurées, mais deux sont particulièrement réputées, celle du quartier Fass et celle de l'ethnie sérère. La première est dirigée par Mbaye, « le tigre de Fass », la seconde l'était jusqu'à peu par Robert Diouf. Une seule répond à l'autorité absolue d'un chef, celle de Fass ; cela tient d'abord à l'autorité naturelle (très décriée par ailleurs) et au charisme de Mbaye Gueye, mais aussi au fait qu'il s'agit de la seule écurie organisée sur la base d'un quartier, qui a par ailleurs sa propre école de lutte et qui organise régulièrement des combats sans frappe qui permettent aux jeunes prometteurs de rentrer dans le cénacle des « grands frères ».

Les lutteurs sérères sont, eux, dispersés un peu partout dans le Sénégal, et leur unité n'est que de façade pour les non-Sérères et les Dakarois. La petite écurie de Pikine draine des lutteurs venus de tous horizons.

Les combats cristallisent ainsi des tensions, des nationalismes, des rancœurs parfois pas toujours perceptibles dans la vie courante : il est souvent difficile de cerner les véritables enjeux d'un match tant les oppositions sont complexes. Il s'agira de la défense tantôt d'un quartier, tantôt d'une ethnie, ou encore d'une région particulière.

L'entraînement physique — mélange de lutte gréco-romaine, de judo, de boxe, de karaté mais aussi d'haltérophilie et d'athlétisme — ne représente en effet qu'une petite partie de la préparation du lutteur. La préparation magique et

Fonds Documentaire ORSTOM
Cote: B* 4747 Ex: 1

ORSTOM Documentation



010004747

terrains à bâtir

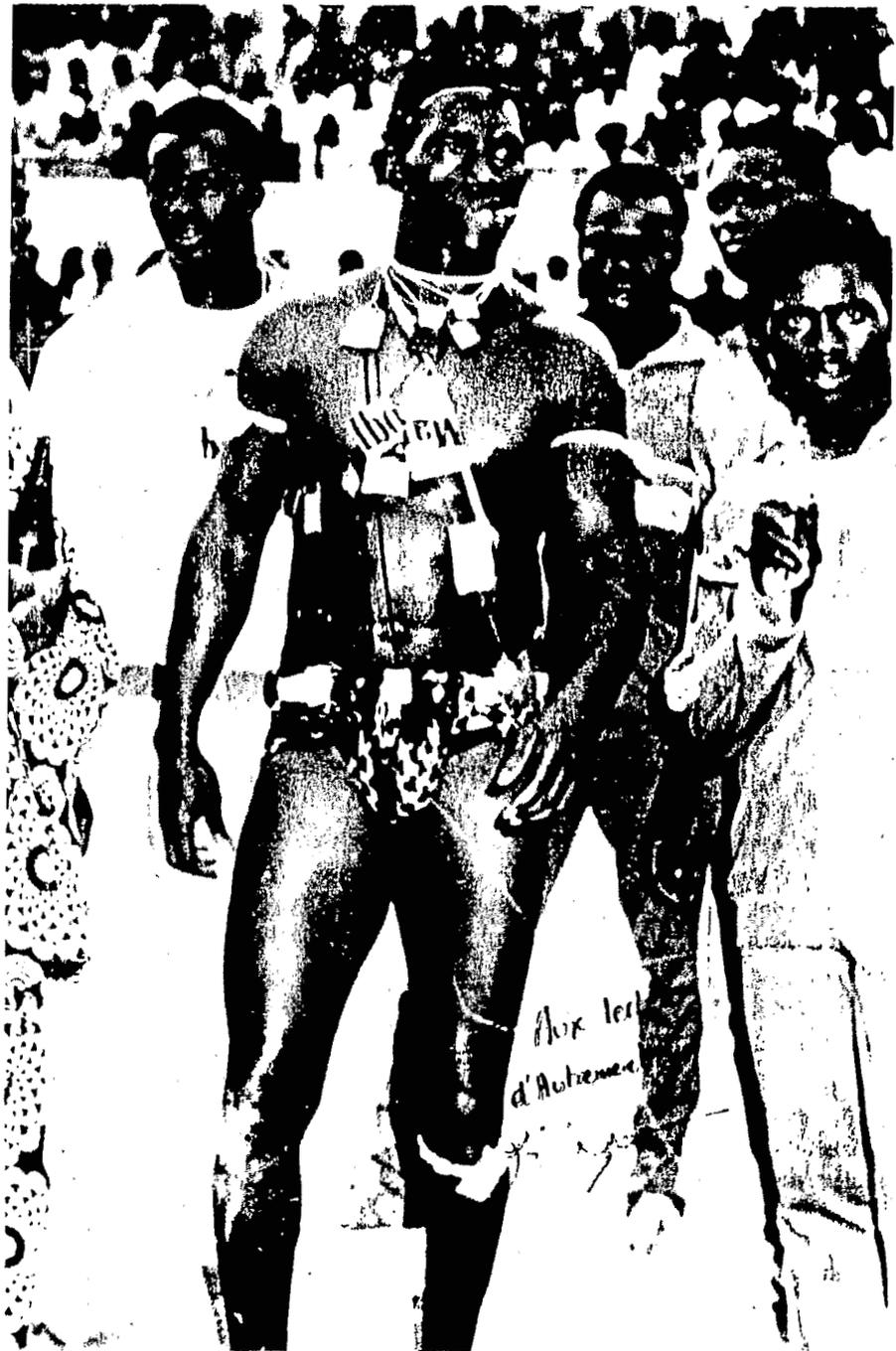


Photo dédiée par Mbaye Gueye, lui-même.

Idéal-Photo

psychologique est absolument déterminante. Chaque lutteur aura recours aux marabouts et féticheurs de son groupe pour prévenir toutes les attaques en sorcellerie de son adversaire, qui viseront à le paralyser, à le rendre aveugle ou à le dominer psychologiquement, etc., et pour préparer ses propres attaques. Le combat est alors contre un invisible, dans les profondeurs de la magie noire balayant une islamisation superficielle.

Le quartier est étroitement associé à la préparation du combat. Il s'agit d'abord de défendre la zone où se prépare le lutteur contre d'éventuels jeteurs de sorts ou porteurs de gris-gris.

La tension ne cesse de monter jusqu'à l'entrée du lutteur dans une arène comble et souvent surchauffée.

Les combats se déroulaient jusqu'à récemment dans les arènes de lutte au cœur du quartier de Fass. Ils occupent maintenant le grand stade de la Médina : c'est vraiment là que commence la fête. Chaque spectateur rivalisant d'élégance, les gradins de l'arène ressemblent vite à une marée vivante de boubous multicolores ; on se salue, on s'interpelle, on se rassure, on fait parfois des paris.

Les trois petits combats qui précèdent le grand se passent, à moins que les lutteurs ne soient très courageux, dans une indifférence quasi générale. Bon nombre de spectateurs, notamment les femmes qui arrivent souvent en groupe, ne viennent que pour le grand combat. L'attention du public est souvent attirée par la présence de fous, de nains, de magiciens, quelquefois de handicapés qui viennent danser ou mimer des combats à la grande joie des spectateurs. Cette présence n'est pas aussi insolite qu'il peut y paraître, l'arène de lutte est aussi une espèce de cour des miracles où tous ceux qui ont un statut particulier dans la vie courante trouvent une place (surtout quand on leur prête de multiples pouvoirs magiques).

L'entrée dans l'arène des lutteurs

Toute la séance de lutte est rythmée par les tam-tams d'une ou plusieurs équipes de griots, et par les chants des griottes qui vantent le courage des lutteurs et rappellent leur palmarès. Tout le monde vit dans l'attente du grand combat et d'abord de l'entrée dans l'arène des lutteurs. Ceux-ci sont précédés de leurs équipes de féticheurs qui vont se planter au milieu de l'arène pour enterrer les gris-gris préparés à cet effet (au besoin en interrompant le combat en cours). Arrive alors le lutteur accompagné de tous les lutteurs de son écurie, la notoriété d'un combattant se mesurant aussi à l'importance de sa suite.

Chaque écurie a sa façon propre de rentrer ; encore une fois la moins spectaculaire et la moins ostentatoire n'est pas celle de Fass. Qu'il s'agisse de Mbaye Gueye ou de l'un de ses suivants, le cérémonial est le même. Arrivé en voiture, quelquefois en car de transport en commun jusqu'au bord de l'arène, le lutteur verse sur son visage du lait caillé et entre, suivi de son équipe, en dansant, le tout dans une parfaite synchronisation. Quel que soit son retard, et il est parfois très

terrains à bâtir

important, Mbaye Gueye conquiert immédiatement son public. Son sens du culot et de la provocation, scandaleux et contraire à la noblesse de la lutte selon certains, emplît de joie ses supporters : la revanche des Fassois commence.

L'écurie de Fass devient maîtresse des arènes et nul, organisateurs ou policiers, ne saurait donner la moindre directive. C'est le tigre qui choisit son emplacement — en général sur l'endroit attribué à son adversaire — et l'heure à laquelle démarre le combat. L'entrée des Sérères dans l'arène est beaucoup plus discrète ; on les reconnaît d'emblée par la façon traditionnelle qu'ils ont de danser, presque assis sur leurs talons.

Dès lors va commencer un jeu incessant de provocations — qui tournent parfois à la bagarre généralisée — et d'insultes (ayant trait en général à la lâcheté présumée de l'adversaire et à ses carences sexuelles) entre les deux équipes ; c'est à qui cassera le moral de son adversaire. On assiste ainsi à de véritables effondrements psychologiques de lutteurs déroutés par une manœuvre inattendue de l'adversaire, saisis par la peur ou le doute.

Le dernier moment fort avant le combat est la cérémonie des défis : chaque lutteur a la possibilité de lancer un défi en plantant un tam-tam au milieu de l'arène et en ouvrant les bras comme pour donner la mesure de son envergure. Le défi se relève en basculant le tam-tam.

Après d'interminables préparatifs magico-religieux, le combat commence. Les lutteurs ne sont vêtus que d'un pagne cache-sexe et affublés de nombreux gris-gris. Le match débute le plus souvent par une période d'observation où les lutteurs se tiennent à distance par des balancements de bras, tous les mouvements sont en fait dansés. Puis les choses peuvent aller très vite, un coup de poing ou une prise, et un lutteur est à terre. Parfois, les lutteurs empoignent le pagne de leur adversaire et, épaule contre épaule, tête contre tête, l'épreuve de force, un peu comme un combat de taureaux, commence. La tension est alors à son comble, il est fréquent de voir les spectateurs se cacher la tête tant leur inquiétude est grande. Arrive le dénouement, parfois dans la plus grande confusion, et la foule envahit la pelouse, acclamant le vainqueur porté sur les épaules de ses partenaires.

'après-combat

Si c'est un lutteur de Fass qui est vainqueur, il sera accompagné triomphalement jusqu'au bidonville. Vient alors l'heure de la redistribution des gains ; les lutteurs touchant en effet des bourses très importantes, de 10 000 à 20 000 FF (1) ; une fois les marabouts payés, l'argent est largement redistribué aux suivants, à charge de revanche à l'occasion des prochains combats.

C'est aussi le moment de l'interprétation du match ; supporters du vainqueur ou du perdant trouvent toujours l'explication adéquate : une victoire retentissante étant toujours la conjugaison de la technique et de la magie. Les commentaires alimenteront les conversations jusqu'au dimanche suivant. Les bidonvillois, quant à eux, retrouvent leur bidonville jusqu'à la prochaine séance de lutte, chacun vaque à ses occupations, certains sont propriétaires de petits restaurants, d'autres de taxis, d'autres enfin n'ont que la lutte pour vivre : habitants de tous les jours et héros du dimanche. ■

(1) L'écurie de Fass a été à l'origine d'une grève de près d'un an, parce que la question des cachets l'opposait aux organisateurs. Les cachets étaient jusqu'à l'année dernière de 30 000 à 40.000 FF... quand le salaire mensuel d'une Fass est de l'ordre de 100 à 150 F par mois.

autrement *peut*

HORS-SERIE 9 - OCTOBRE 84 - 75

DAKAR-ABIDJAN-LAGOS-DOUALA-KINSHASA

CAPITALES DE LA COULEUR

m h p 82



fragments de vie à fass paillote

GÉRARD SALEM

Explosion urbaine, gigantisme urbain, bidonvillisation du tiers monde, macrocéphalies urbaines, mégalopolis africaine, planète des bidonvilles... les villes du tiers monde stimulent les imaginations, débrident le vocabulaire courant. Que de courbes démographiques, de projections vers l'an 2000, de photos d'enfants malnutris, de quartiers inondés : organismes internationaux et associations caritatives ne manquent pas de documents didactiques qui effraient et culpabilisent.

Le fait est, le phénomène brutal d'urbanisation du tiers monde — sans précédent dans l'histoire — prend de court géographes, aménagistes, médecins et autres planificateurs. Mais, ce que l'on a sans doute le plus de mal à comprendre, c'est la vie quotidienne des bidonvillois, ce que signifie concrètement vivre à vingt dans quelques mètres carrés, sans eau courante, sans argent pour se soigner, pour manger parfois. C'est ce que, très modestement, ce dossier va essayer de suggérer par une série d'éclairages partiels, de « coups d'œil » de l'intérieur. Le deuxième objectif de cette série d'articles est de décrire le pourquoi et le comment de l'attachement des bidonvillois à leurs quartiers, difficilement compréhensible pour l'étranger. Là comme ailleurs, en effet, le non-bidonvillois — africain ou européen — est victime de préjugés qui alimentent des projections caricaturales.

On peut distinguer deux discours dominants concernant les bidonvilles ; il est tantôt le lieu de toutes les violences, de la drogue, de la prostitution, de tous les trafics, tantôt le lieu de la sociabilité retrouvée, de la cohérence sociale : la ville africaine, la vraie. A la première vision correspondent les oppositions classiques entre milieu rural et milieu urbain, tradition et modernité, celle où tout fout le camp, où la ville n'est qu'une créature hybride génératrice d'acculturation et de vide social. Dans le second cas, les bidonvillois seraient les dépositaires des valeurs africaines ancestrales (solidarité,

terrains à bâtir

~~11.8.88~~
6051 ffwo TIL

socialisme primitif, dignité...); voire les prolétaires qui auraient su africaniser la ville. Les premiers sont partisans de l'éradication pure et simple de ces zones — position imprégnée d'hygiénisme et de politique urbaine de prestige —, les seconds pour l'aménagement sur place de ces quartiers — position politique, « tiers mondiste », qui revendique le droit à la ville pour les citadins pauvres. Si chaque discours prend le contrepied de l'autre, ils ont en commun d'être tous deux extérieurs au bidonville et de considérer les bidonvillois comme des marginaux. La vie quotidienne des bidonvillois ne se réduit à aucune de ces caricatures.

L'ORIGINE DE CE DOSSIER

Dans le cadre d'une étude sur les relations urbanisation et santé dans les villes du tiers monde, l'équipe de recherche de l'ORSTOM a notamment travaillé pendant l'année 1983 dans le dernier grand bidonville de Dakar, le quartier de Fass Paillote. Cette enquête à laquelle ont participé des anthropologues, des géographes et des médecins vise à définir en amont des disciplines relevant de la médecine, l'ensemble des conditions et modes de vie qui influent sur l'état de santé de la population. Nous avons ainsi procédé à une série d'enquêtes sur l'organisation politique du quartier, les conditions d'habitat et d'hygiène de la population, les usages quotidiens de l'espace habité, de l'eau et sur les réseaux de guérisseurs traditionnels.

Le temps fort de la recherche a eu lieu pendant la saison des pluies, moment où l'équipe s'est installée dans le bidonville et a ouvert une consultation médicale. Tous les membres de l'équipe de recherche ont donc contribué à l'élaboration de ce dossier :

- Ibrahim Mabo Badji : originaire de Casamance, a quitté son village natal pour chercher du travail à Dakar. Actuellement enquêteur à l'ORSTOM.
- Michèle Courbon : géographe, réside à Dakar depuis deux ans ; a participé aux enquêtes préliminaires sur Fass Paillote.
- Alain Epelboin : médecin et ethnologue, rattaché au CNRS, coresponsable de l'équipe Dakar. Travaille depuis une dizaine d'années sur les représentations traditionnelles de la maladie dans les sociétés africaines.
- Sylvie Epelboin : gynécologue et ethnologue, travaille depuis une dizaine d'années sur les représentations traditionnelles de la maternité.
- Michel Ogrizek : médecin et ethnologue, travaille sur les représentations traditionnelles de la maladie en Afrique centrale notamment.
- Charles Fileppi : architecte, enseignant à l'École d'architecture et d'urbanisme de Dakar. A participé aux enquêtes sur Fass Paillote.
- Jacques Ndiaye : originaire du Sine Saloum, coordinateur des enquêtes de l'équipe.
- Bernadette Sagna : originaire de Casamance ; a migré à Dakar à la recherche d'un emploi.
- Gérard Salem : géographe, chercheur à l'ORSTOM ; coresponsable de l'équipe urbanisation et santé. Travaille depuis une dizaine d'années sur l'agglomération dakaraise.
- Michel Sivignon : géographe ; professeur à l'université de Dakar.

Cette recherche a en outre bénéficié du concours des étudiants de troisième année de l'École d'architecture, notamment d'Y. Diaoune, qui est l'auteur des dessins présentés dans ce dossier. Les articles n'engagent bien évidemment que leurs auteurs. ■

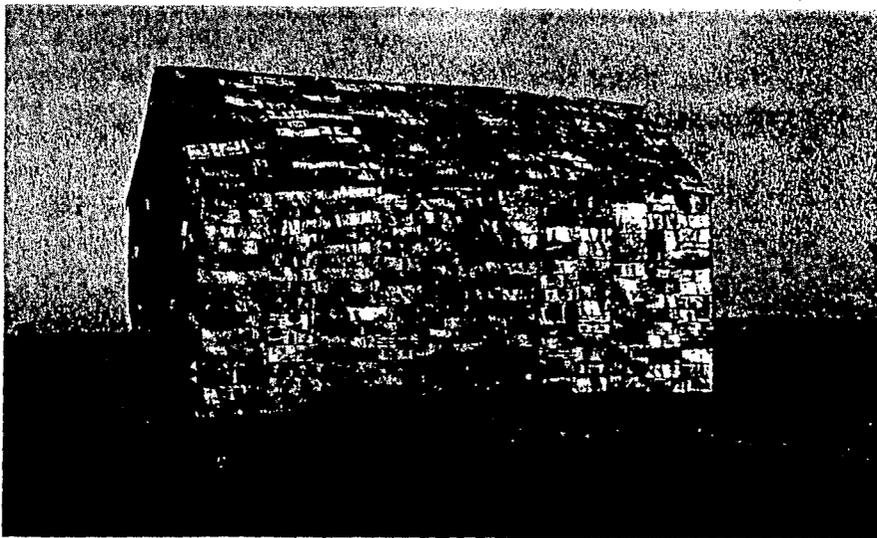


Photo : Hemjir/Hoa-Qui

Maison en préfabriqué, transport hippomobile.